

Les Crétois étaient célèbres comme archers, et ils ont su se faire une place glorieuse dans l'histoire du monde. Le cap Salmonée ou Salmonium est au nord-est de la Crète. La ville de Cnide à la hauteur de laquelle nos navigateurs furent contraints de se tourner vers la Crète n'est plus à présent qu'un amas de ruines ; mais on y venait autrefois de tout l'univers admirer dans le temple de Vénus la magnifique statue de cette déesse, due au ciseau de Praxitèle. Le commerce de Cnide, colonie de Lacédémone, était d'ailleurs considérable.

Un temps assez long s'écoula, et la navigation n'était plus sûre, parce que le jeûne des Juifs était terminé. De quel jeûne est-il ici question ? Baronius se prononce<sup>1</sup> pour le jeûne de janvier, institué en mémoire du commencement du siège de Jérusalem, sous Sédécias. Mais les Juifs avaient un jeûne solennel dans le septième mois, le jeûne du 10 Tisri, fin septembre ; car le septième mois des Juifs correspondait en partie au mois de septembre et en partie au mois d'octobre des Romains. On ne mentionnait jamais le jeûne du dixième mois sans y adjoindre une épithète, qui le distinguât du jeûne solennel de Tisri. Saint Luc dit : « La navigation n'était plus sûre ; » ces paroles se rapportent mieux au jeûne de Tisri qu'à celui du dixième mois.

C'est effectivement en automne, au septième mois, que la Méditerranée devient plus sujette aux tempêtes. En hiver, on ne se risquait pas. Saint Jean Chrysostôme<sup>2</sup> croit que saint Paul connaissait par révélation

1. *Ad ann.* 58, 184. — 2. *Homil.* l. III in *Act.*

ce qui devait arriver, et qu'à cause de cela il dit à ses compagnons en essayant de les consoler : « Je vois que la navigation se fait périlleuse, et qu'il y a à craindre pour le navire, pour sa cargaison, et pour nos vies. » Saint Paul donnait ainsi le conseil d'attendre, avant de reprendre la mer. Les marins une fois partis ne suspendent pas volontiers un voyage entrepris, et ni le capitaine, ni le pilote n'étaient de l'avis de saint Paul. Le centurion Julius, s'en rapporta plutôt à leur parole qu'à celle de saint Paul. Humainement, il avait raison. Il fallait un port commode pour l'hivernage ; la majorité jugea qu'on devait continuer le voyage, et, si on le pouvait, aller hiverner à Phœnicé, sur la côte méridionale de l'île de Crète ; là on serait à l'abri de tous les vents. Il y a dans le texte que c'est un port qui regarde l'Africus et le Corus. L'Africus souffle du sud-ouest, ou de l'ouest-sud-ouest ; les Italiens l'appellent encore aujourd'hui *Affrico* ; c'est un vent violent et pluvieux dont la fureur se fait sentir dans toute la Méditerranée, au point que l'extrémité méridionale de l'île de Tyr est entièrement couverte de sable. Le Corus est le vent d'hiver. Le port de Phœnicé était exposé au vent du sud-ouest et au vent du nord-ouest, à l'Africus et au Corus ; mais il était protégé contre l'un et contre l'autre par sa forme semi-circulaire. Phœnicé ou Phœnix était le port de Lappa ou Lampa, ville dont le territoire s'étendait d'un côté de la mer à l'autre côté.

Le vent du midi étant venu à souffler, les marins en profitèrent, levèrent la voile dans la pensée d'ac-

complir leur projet, et côtoyèrent de près l'île de Crète. On lit ici dans la Vulgate par suite d'une erreur de traduction : « Ils levèrent l'ancre à Asson, et côtoyèrent la Crète. » Mais le mot grec « Asson » commence dans les éditions grecques par une minuscule, et n'est nullement le nom d'un port de mer; c'est un simple adverbe qui signifie : « de près. » Les voyageurs étaient à Lasæa, ou à Beau-Port, port de Lasæa, comment auraient-ils pu partir d'Asson ?

Peu après leur départ, ils se trouvèrent à la merci des flots et des vents, parce que le navire ne put lutter victorieusement contre l'euro-aquilon, vent typhonique qui se déchaina contre lui et l'emporta. L'euro-aquilon de la Vulgate est dans le grec Euroclydon ou euraclýdon, l'excitateur des flots. D'autres textes lui donnent d'autres noms. C'était évidemment, d'après l'ensemble du récit, un vent nord-est, ou est-nord-est. On a observé dans l'archipel que le vent du sud fait souvent place à un violent vent du nord. Le navire fut poussé vers le sud-ouest, à Clauda ou Cauda. C'est une petite île qui a conservé son nom, quoiqu'elle porte sur les cartes le nom de Gozzo, corruption italienne de Clauda-neso, ou Gauda-nesi. L'île de Clauda est située au sud-ouest du cap Matala. Il est probable que le navire fut saisi par le vent nord-est bientôt après avoir dépassé l'île de Crète, et perdu ainsi le refuge immédiat de la terre. Il traînait sa barque à la remorque avant la tempête, et on ne la ramena pas à bord sans grande peine. Quand elle eut été remontée, les marins se servirent des *hypozomata*,

cordes épaisses et larges dont on entourait les navires depuis la proue jusqu'à la poupe, afin d'en préserver toute la construction. Ces cordes formaient plusieurs cercles autour du navire, et il y avait de la distance d'un cercle à l'autre. On emmagasinait quelquefois ces cordes à bord, et on ne les utilisait que lorsque cela devenait nécessaire<sup>1</sup>. Les marins du navire alexandrin eurent donc recours dans le péril aux *hypozomata*. Mais de plus, ils abaissèrent les voiles et s'abandonnèrent à la mer, parce qu'ils craignaient de tomber dans un gouffre plein de sables mouvants, nommé Syrtis, et situé sur la côte d'Afrique, à l'ouest de Cyrène et de Barca, malheur qui leur serait arrivé presque inévitablement, s'ils avaient continué à suivre la direction sud-ouest. Le lendemain, comme ils étaient ballottés par une effroyable tempête, ils soulagèrent le navire, et le surlendemain, ils en jetèrent de leurs propres mains le chargement à l'abîme. Ni le soleil, ni les étoiles ne paraissaient depuis plusieurs jours, et une tempête plus effroyable encore était imminente. Ils avaient déjà perdu tout espoir de salut, et c'est pourquoi ils se débarrassèrent des cordes, des voiles, des ancres, des armes et des provisions, de tout, excepté du strict nécessaire. On jeûnait depuis longtemps, et néanmoins si l'on vivait encore malgré ce jeûne, ce n'était pas miracle; car, en pareil danger, on ne peut prendre de nourriture. C'est alors que saint Paul se plaçant au milieu d'eux, leur dit : « Il fallait, ô hommes, après m'avoir entendu, ne pas

<sup>1</sup> W. Smith, *Dictionary of Greek and Roman Antiquities*.

quitter la Crète, et éviter ce péril et cette ruine. Et maintenant je vous y exhorte, ayez bon courage, personne de vous ne périra. Seul, le navire sera perdu. Un ange du Dieu à qui je suis et que je sers m'est apparu cette nuit, et il m'a dit : Paul, ne crains pas, il faut que tu comparaisse devant César, et Dieu te donne tous ceux qui naviguent avec toi. Ayez donc bon courage ! Je crois à la parole de Dieu, et les choses se passeront comme il m'a été dit. Il faut que nous arrivions à une île. »

La quatorzième nuit, ils naviguaient dans l'Adriatique, et au milieu de la nuit, les matelots crurent apercevoir une terre. Ils sondèrent et trouvèrent vingt brasses d'eau, puis quinze brasses un peu plus loin. Ils eurent peur que nous ne tombions sur des récifs, et lancèrent à la poupe quatre des ancres réservées comme strictement nécessaires. Et ils souhaitaient que le jour se levât. Bientôt ils eurent la pensée de s'échapper du navire. Nos marins d'aujourd'hui ne l'auraient jamais eue, s'ils avaient dû, pour réussir, abandonner les passagers. On objectera peut être qu'ici les passagers sont des prisonniers. Compte-t-on pour rien le centurion romain et ses soldats ? Et les prisonniers ne sont-ils pas des hommes ? Déjà, les matelots avaient mis la barque à flot, sous prétexte qu'ils voulaient jeter des ancres à la proue. Saint Paul qui gardait son calme devina leur dessein, et dit au centurion et aux soldats : « Si ces hommes quittent le navire, vous ne pourrez vous soustraire à la mort. » Les manœuvres de sauvetage exigeaient en effet des gens du métier. Les soldats

coupèrent alors les cordes qui rattachaient la barque au bâtiment, et ils la laissèrent aller à la dérive vers la terre, sans avoir permis aux matelots d'y descendre. Cette scène eut lieu pendant la nuit. A l'aurore, saint Paul les engagea tous à prendre de la nourriture. Il leur dit : « Voici quatorze jours que vous êtes à jeun, vous privant de toute espèce d'aliment. Je vous conseille de manger dans l'intérêt de vos vies. Aucun cheveu ne tombera de la tête d'aucun de vous. » Et saint Paul prit du pain, rendit grâce à Dieu en présence de tous, rompit le pain et se mit à manger. Son exemple fit retrouver à tous la tranquillité d'âme, et ils mangèrent. Il y avait au total sur le navire 276 personnes. Quand ils eurent apaisé leur faim, ils allégèrent le navire, en jetant le blé à la mer.

Lorsque le jour eut succédé à l'aurore, ils ne reconnurent pas la terre à proximité de laquelle ils étaient ; mais ils virent une baie sur le rivage de laquelle ils songèrent à jeter le navire, s'ils le pouvaient. Ils retirèrent donc les ancres, ils relâchèrent les attaches du gouvernail, et ils dressèrent l'artimon de manière à être poussés par le vent dans la direction de la grève. Mais ayant rencontré une pointe battue des deux côtés par la mer, ils y échouèrent volontairement. La proue demeurait fixe et immobile, tandis que la violence du vent agitait et soulevait la poupe. Les soldats étaient d'avis de tuer les prisonniers, pour qu'aucun d'eux ne profitât du moment où l'on nagerait, afin de s'échapper. Ils comprenaient ainsi leur consigne : conduire

le prisonnier, s'il est vivant; la mort du prisonnier relève seule le soldat de cette obligation. Mais le centurion aimait ou estimait trop saint Paul pour le laisser tuer. Il défendit à ses soldats d'exécuter leur dessein, et il régla que les hommes qui savaient nager quitteraient le bâtiment les premiers, et s'en iraient gagner la terre. Tous les autres furent portés sur des planches, et quelques-uns sur des pièces du navire, et finalement tous parvinrent à terre. Ils reconnurent alors qu'ils se trouvaient dans l'île de Mélita.

Qui n'admirerait le rôle de saint Paul en cette circonstance? Il est tranquille, il console, il encourage, il prophétise, il voit et prévoit tout, et, le capitaine du navire ne paraissant pas dans le récit des *Actes*, c'est saint Paul qui remplit en quelque sorte sa fonction. C'est lui qui préside au sauvetage de 276 personnes, dont il semble que la plupart auraient péri, s'il n'eût été là. Aussi la reconnaissance est bien pour quelque chose dans la volonté qu'a le centurion de sauver le sauveur de tous.

#### CHAPITRE XXIV

Mélita. — Malte. — Les Maltais. — La Vipère. — Miracles.  
— Conversion de Publius. — Les Dioscures. — Syracuse.  
— Reggio. — Pouzzoles. — La Via Appia. — Rome.

Une question qui n'intéresse aucunement la foi, mais simplement la géographie historique, a été discutée au sujet de l'île dans laquelle abordèrent saint Paul et ses 275 compagnons de naufrage. Le texte la nomme Mélita. Il y avait du temps de saint Paul deux îles fort distinctes l'une de l'autre, et appelées toutes les deux Mélita. L'une était située dans la mer de Sicile, et c'est aujourd'hui l'île de Malte; l'autre était située dans l'Adriatique, et c'est présentement l'île de Melada. A une certaine époque, Melada fut possédée presque tout entière par une congrégation de Bénédictins qui ne manquèrent pas de soutenir que saint Paul, en se rendant à Rome, avait fait naufrage à Melada. Ils s'appuyaient principalement sur ce que saint Paul parle de l'Adriatique. Or, Melada est dans l'Adriatique, tandis que Malte n'y est pas. Un illustre bibliothécaire de la Sorbonne au XVIII<sup>e</sup> siècle, l'abbé Lavocat, s'est prononcé pour Melada, comme les Bénédictins<sup>1</sup>; mais l'autre opinion a prévalu. Il paraît que les géographes de l'antiquité donnaient à l'Adriatique une telle

1. *Recueil B*, pp. 19-123, Luxembourg, 1752.